

## LE MÉCONTENTEMENT

---

*« J'ai appris à être content de l'état  
où je me trouve. »  
(Philippiens, IV, 11.)*

Qui a dit cela? Qui parle avec cette tranquille assurance? Est-ce un homme jouissant des biens de ce monde, au sein d'un commode repos? Non, car voici son histoire racontée par lui-même : « J'ai été en danger sur les fleuves, en danger sur la mer, en danger parmi ceux de ma nation, en danger parmi les Gentils, dans la faim, dans la soif, dans le froid et dans la nudité. » Est-ce un optimiste? Est-ce une de ces âmes superficielles qui s'arrangent fort bien de la vie, la prenant

pour ce qu'elle est, et se gardant bien de lui demander plus qu'elle ne peut donner? Encore moins! Saint Paul est un homme d'une nature tragique, qui sent profondément les blessures de la vie et les détresses de la lutte morale. Il a sondé la misère humaine et il l'a trouvée irrémédiable; il serait pessimiste, s'il n'était pas chrétien. Aussi cet homme ne dit pas : « Je suis content », il dit : « J'ai appris à être content ». De qui l'a-t-il appris? De Jésus-Christ. Jésus-Christ, voilà le secret de sa paix et de sa force. Voilà celui qui, en devenant la vie de sa vie, a calmé toutes ses agitations et guéri toutes ses blessures; en sorte qu'il peut s'écrier : « Je puis tout en Christ qui me fortifie! »

Je voudrais vous montrer que le mécontentement est une maladie de toutes les époques, mais surtout de la nôtre. Je voudrais en rechercher les véritables causes et en signaler l'unique remède : la prédominance du monde invisible sur le monde visible par la foi en Jésus-Christ; — heureux s'il m'était donné de vous détacher de ce qui trompe et de ce qui passe, pour vous affermir dans la recherche de ce qui demeure et ne trompe pas!

## I

Qu'est-ce que le mécontentement? Ce n'est pas une souffrance positive de notre âme; c'est une disposition malade qui déflore nos joies et aggrave nos tristesses; c'est une sourde irritation contre les hommes et contre les choses qui nous empêche d'être équitables à leur égard.

Il faut bien le reconnaître, ce mal est aussi vieux que le monde. Toujours l'homme s'est plaint de sa destinée; mais combien plus aux époques de scepticisme et de civilisation avancée où le goût du bien-être et l'habitude d'une pénétrante analyse donnent une acuité particulière aux imperfections de la vie. Le mécontentement qui est au fond de presque toutes les âmes s'exprime alors, selon la variété des caractères, de l'éducation et du milieu social, tantôt par un ennui profond et une sorte de dégoût universel, tantôt par un besoin vertigineux de se fuir soi-même, en se plongeant dans l'ivresse des plaisirs. A la formule de l'apôtre : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve », il faudrait substituer celle-ci : « J'ai appris à être mécontent dans toutes les situations. »



Voyez plutôt : le paysan et le propriétaire se plaignent du froid, du chaud, ou des fléaux mystérieux qui compromettent leurs récoltes; l'ouvrier se plaint de la modicité des salaires et le patron de leur élévation croissante; le négociant s'irrite contre la crise qui tarit la source de sa prospérité, et l'industriel contre les traités de commerce qui ne le protègent pas. En sorte que le mécontentement habite le premier comme le cinquième étage de la rue, la plus belle comme la plus pauvre maison de la ville ou du village; sur toute la ligne, tout est peuplé de mécontents.

Certes, ce n'est pas moi qui voudrais nier, ni même atténuer la réalité des misères humaines. Non, ne craignez pas que je vous reproche vos larmes, âmes vraiment affligées. Je vous dirai : Souffrez! gardez bien vivant et bien poignant le souvenir de vos épreuves; ne consentez ni à de banales consolations, ni à l'oubli qui serait la plus cruelle injure infligée à vos morts.... Mais à côté de ces chagrins réels, n'en existe-t-il pas d'imaginaires? Éprouverai-je, par exemple, une grande pitié pour des rivalités de fortune, de rang, d'influence, qui causent tant de mécontentements, ou pour des blessures d'amour-propre auxquelles on

donne la proportion de vrais malheurs? Cet homme a été évincé par un concurrent heureux; cet autre possède des œuvres d'art ou des équipages qui sont éclipsés par ceux de son voisin; cette femme du monde s'attendait à plus de succès pour la façon dont elle reçoit, pour une toilette longtemps méditée dont l'effet a été manqué; elle en verse des larmes de dépit!... En vérité, enfants gâtés de la fortune, vous ne parviendrez pas à nous attendrir sur votre sort!

Les classes modestes connaissent moins ces mélancolies de raffinés. Mais quelle ambition de grandir! Quelle convoitise dévorante de cette fortune qui semble conférer tous les privilèges, et qui, entre toutes les royautés tombées, reste debout comme l'unique royauté du jour. Alors le cœur devient inquiet, agité, incapable d'apprécier les joies pures et les humbles bonheurs de la vie domestique; la conscience s'affaisse, et, par une pente irrésistible, elle descend jusqu'aux compromissions fatales, jusqu'aux façons modernes de s'enrichir qu'aurait flétries l'intégrité de nos aïeux. Et parmi ces classes qu'on a le tort d'appeler exclusivement les *classes laborieuses*, parce qu'aujourd'hui on travaille de la tête, ou des bras, dans toutes les



zones sociales, voyez le mécontentement assombrir les fronts. Autrefois le paysan voulait vivre dans le champ de ses aïeux, sous l'horizon paternel. Aujourd'hui il rêve de la ville, de la grande ville, sinon pour lui, du moins pour ses enfants qu'il voudrait voir devenir employés ou fonctionnaires. L'ouvrier, pour lequel nous n'aurons jamais assez de sympathie, parce que sa vie est rude, à la merci de toutes les crises, et parce que les doctrines du jour aggravent ses souffrances par de menteuses promesses, l'ouvrier, c'est bien lui qui est le type du mécontent! Autrefois l'âme naïve du peuple acceptait les inégalités sociales. Aujourd'hui tout est changé; l'impatience d'une condition inférieure ronge le cœur; le mécontentement devient colère, la colère devient violence, la violence devient grève, insurrection, guerre civile!... Certes nous avons raison de dire qu'il y a là une véritable maladie, rare aux époques d'énergie virible, de courageuse résignation et de foi héroïque, mais fréquente et presque universelle dans un siècle enfiévré et fatigué, vieilli et sceptique, auquel il faut appliquer ces paroles d'un illustre écrivain : « C'est alors que naissent ces mécontentements méditatifs, ces impressions par-

tiales et irritées, cet entier oubli des biens, cette susceptibilité passionnée devant les maux de la destinée, et toute cette colère savante de l'homme contre l'ordre et les lois de l'univers. »

## II

A ce désordre des âmes, il y a des causes générales et des causes spéciales. Je ne dirai qu'un mot des causes générales. L'homme est l'éternel malade qui traîne, à travers les siècles, sa misère morale. Qu'il naisse à l'aurore ou au couchant des civilisations, il reste, à peu de chose près, identique à lui-même; le fond ne varie pas, le vêtement seul est changé. Nous sommes tous atteints de la maladie de l'orgueil, et, comme conséquence, il y a, en chacun de nous, l'étoffe d'un mécontent. Ne nous offensons-nous pas de tout ce qui nous dépasse? Ne concevons-nous pas une susceptibilité jalouse contre toute supériorité? N'exagérons-nous pas notre mérite, en sorte qu'il nous semble qu'on ne l'apprécie jamais à sa véritable valeur? L'orgueil engendre l'ambition qui, semblable au *sépulcre*, ne dit jamais : « *C'est assez!* » L'orgueil engendre l'envie, ce tourment caché que nous cause le bon-

heur d'autrui, cette basse convoitise de ce qui n'est pas notre partage. Combien d'Achab qui se dépitent parce qu'ils ne peuvent posséder la vigne de Naboth, et surtout combien de Naboth, qui, bien différents du pieux Israélite, convoitent le palais d'Achab ! Ajoutez à cette triste nomenclature l'ingratitude qui nous fait oublier tout ce que Dieu nous donne, pour nous faire porter obstinément nos cœurs vers ce qu'il nous refuse, et vous serez convaincus que c'est le péché, oui, le péché sous toutes ses formes, qui grossit toujours le bataillon des mécontents.

Quelles sont les causes spéciales du mécontentement contemporain ? La plus funeste est ce que j'appellerai la perte de l'idéal, ou, si vous voulez, du monde invisible. Je m'explique : Il y a quelques années, tous ou presque tous croyaient en l'au delà. Ils ne conformaient pas toujours leur vie à leur croyance ; mais cette croyance, ils la retrouvaient aux heures difficiles, comme un stimulant et une espérance. Aujourd'hui, à force de dire que l'au delà n'est qu'une chimère, on a réussi à jeter un trouble profond dans les âmes. Des doutes secrets



s'élèvent chez les meilleurs, et quelquefois ne traversent-ils pas, comme un courant glacé, l'âme des chrétiens?... Si le devoir et le sacrifice n'aboutissent qu'à un immense naufrage, pourquoi me les imposerais-je? Ma vie de renoncement ne serait qu'une duperie. Si les épreuves n'ont ni but ni compensation, comment les expliquer? Je suis donc la victime d'une puissance hostile, inconscience ou fatalité, qui se joue de mon ignorance et de ma misère. Alors je m'irrite contre des maux dont je ne puis pénétrer le sens et je m'indigne de souffrir inutilement. Ainsi, en perdant toute foi en l'avenir, l'homme moderne devient non seulement un mécontent, mais encore un révolté, prêt à maudire cette destinée funeste dont aucune lueur ne vient éclairer le douloureux mystère.

A cet homme auquel on a ôté toute espérance du côté du ciel, il faut cependant offrir, ou essayer d'offrir, une compensation du côté de la terre. Alors on substitue, à l'idéal d'en haut, ce que je suis forcé d'appeler, par une contradiction dans les termes, *l'idéal d'en bas*, c'est-à-dire la jouissance. Oui, jouir devient fatalement l'objectif de cet être que nous croyions fait à l'image de Dieu et qui,

paraît-il, ne doit porter au front que l'image de la bête... Jouir, soit! mais à ce festin de la vie y a-t-il pour tous une part généreuse? Hélas! vous savez bien que non. De là les colères et les haines de ceux qui convoitent, parce qu'ils ne peuvent être rassasiés. Et seraient-ils rassasiés, est-ce que vous croyez que cela peut suffire au cœur de l'homme? En vain vous jetterez dans ce cœur tous les plaisirs, toutes les jouissances et toutes les richesses de la terre, l'abîme reste ouvert, et ce que vous y avez jeté n'a fait qu'en accuser la profondeur. Est-ce qu'on n'a pas vu les Romains de la décadence sortir de l'orgie pour le suicide?

On offre une autre compensation à l'homme moderne. On lui dit que les progrès de la science amèneront nécessairement une ère de bonheur pour l'humanité future. Certes ce n'est pas nous qui contesterons les admirables conquêtes de notre civilisation. Il vaut assurément mieux ne pas mourir de faim, comme au moyen âge; ne pas coucher sur un lit de paille avec une bûche pour traversin, comme au temps de la reine Élisabeth; ne pas vivre d'herbes et de racines comme le pauvre peuple aux dernières années du siècle de Louis XIV : non, nous ne serons ingrats ni envers la science, ni



envers les progrès accomplis, ni envers les bienfaits de notre XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, si nous sommes affranchis de bien des misères, nous en connaissons de plus raffinées qu'ignoraient nos ancêtres, et les générations futures, auprès desquelles nous pourrions paraître *très arriérés*, en connaîtront qui nous sont étrangères aujourd'hui; car ne voyez-vous pas que la faculté de souffrir s'accroît avec le développement de besoins créés par la civilisation? Ainsi, n'espérons pas un Eldorado pour les hommes du XX<sup>e</sup>, du XXX<sup>e</sup> ou du XL<sup>e</sup> siècle. Et quand cet Eldorado viendrait un jour, moi qui appartiens à la génération actuelle, j'ai le droit de demander une compensation pour mes misères présentes.

Donc, vains palliatifs que tout cela! Aussi les plus sérieux renoncent-ils à nous offrir des compensations impossibles. Se résignant à ce qui est, ils nous indiquent des procédés pour nous accommoder aux misères de la vie. Oui, des procédés! Aurions-nous donc pensé que, pour se soustraire à l'humiliation de croire, on en viendrait à un tel abaissement? « Il y a un art », dit un publiciste moderne, l'un des plus sérieux et des plus distingués, « il y a un art d'échapper aux trop grandes douleurs,

comme il y a un art de chercher le sommeil. L'art de vivre, c'est de se prêter aux fictions et de n'être pas trop exigeant, ni trop absolu. La vie ne supporte pas d'être serrée de si près. C'est une croûte mince sur laquelle il convient de ne pas trop appuyer. » O navrant et humiliant aveu!... Eh bien! je n'en veux pas, moi, de votre procédé; je n'en veux pas, de ce triste et honteux subterfuge qui consiste à ruser avec la vie. Si la vie est faite de souffrances, consentons à souffrir. Savourons l'amertume de notre calice... mais ne commettons pas la lâcheté de nous mentir à nous-mêmes, en jetant un voile d'indifférence sur la plaie qui ronge nos cœurs!

Et c'est ainsi que notre époque, en s'affranchissant de l'idéal, en supprimant le monde invisible, engendre cette mélancolie noire qui s'exprime par la névrose, la folie, le suicide, si fréquents aujourd'hui! C'est ainsi qu'elle va droit à cette philosophie du pessimisme qui semble le dernier mot des sociétés humaines sorties de l'orbite du divin. Le pessimisme, c'est-à-dire la malédiction de la vie, l'aspiration au non-être, au néant! Comme si cette foi, qu'on veut proscrire, se vengeait de son exil en laissant le monde dans les ténèbres, le désespoir et la mort!



## III

En face de ces découragés et de ces impuissants, laissez-moi placer un homme plein de zèle et de vigueur morale : c'est saint Paul. Depuis que le drame du chemin de Damas l'a jeté aux pieds de Jésus-Christ, une source de contentement profond, de paix et de vie nouvelle a jailli dans son âme. A l'opposé de notre génération, cet homme a saisi le monde invisible avec une surprenante énergie. Il voit Dieu, il voit Christ, il voit les demeures du Père. Il se sait pardonné, réconcilié avec Dieu par le sang de la croix, régénéré par le Saint-Esprit, héritier de la vie éternelle. Ce monde supérieur domine sa vie, comme le ciel des astres domine notre planète. Et cet homme n'est point un extatique perdu dans les rêves de la mysticité. Courageux, travailleur, infatigable apôtre, c'est l'homme le plus actif, le plus vaillant, le plus intrépide de son siècle. C'est lui qui se propose de conquérir le monde à Jésus-Christ, et c'est lui qui accomplira, au nom de sa foi, la plus grande révolution qui fut jamais. Aussi, que peuvent sur son âme les soucis de ce monde, les épreuves et les persécutions? Du

haut des cimes morales qu'il habite, il contemple, sous leur vrai jour, tous les événements de la vie; et sa main dans la main d'un Dieu Sauveur, il ne se laisse pas troubler par les circonstances hostiles; il consent à toutes les épreuves, même à la pauvreté, l'épreuve la plus humiliante pour une grande personnalité comme la sienne : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve; je sais être dans l'abondance, je sais être dans la disette; je puis tout en Christ qui me fortifie. » Et voilà où serait le remède à toutes nos agitations, comme à tous nos maux. Pour moi, je n'en connais point d'autre.

Si, comme saint Paul, nous saisissons le monde invisible, si nous nous voyions, comme lui, pardonnés, réconciliés avec Dieu, conduits par l'Esprit, « assis en Christ dans les lieux célestes »,..... oh! comme elles grandiraient, les réalités du devoir, de la justice, de la sainteté et de l'immortelle espérance; et comme elles nous sembleraient petites, nos misérables inquiétudes, nos pauvres jalousies, nos mesquines ambitions! Comme ce monde où Dieu règne nous apparaîtrait vaste, beau, fait pour satisfaire nos plus hautes aspirations; et comme le



monde inférieur, où domine le péché, nous semblerait étroit, laid, méprisable ! Chagrins d'enfant que nos mécontentements, ou plutôt, chagrins coupables que nous répudierions avec énergie. Eh quoi ! avoir répandu de vraies larmes sur des blessures d'amour-propre, avoir passé des mois, des années peut-être à s'irriter d'un échec, à convoiter tel ou tel frivole avantage, ah ! c'est sur un tel égarement qu'il faudrait verser des larmes de douleur et de honte ! Et cette contemplation du monde supérieur, comme elle nous donnerait une double lumière, d'une part pour voir tous nos biens, pour les compter devant Dieu, pour en jouir avec une humble reconnaissance ; d'autre part, pour reconnaître, dans les biens que Dieu nous refuse, ou qu'il nous retire, la main d'un père qui veut développer notre force morale, nous exercer à la patience, faire grandir en nous *l'homme intérieur*, c'est-à-dire l'homme vrai, selon cette grande parole de Bacon : « Les prospérités sont les bénédictions de l'Ancien Testament et les adversités celles du Nouveau. »

Si nous vivions en Christ dans le monde invisible, que seraient ces vêtements d'un jour, richesse ou pauvreté, obscurité ou gloire, jetés sur

notre commune misère? Pauvre, tu te dirais que ton Dieu ne peut t'abandonner; tu puiserais dans cette croyance une force qui te ferait surmonter tous les obstacles, et tu verrais, comme Lazare, au-dessus de ton grabat misérable... le sein d'Abraham où tu te reposeras bientôt! Et vous riches, ou de moyenne condition, comme vous seriez, sans en méconnaître la valeur, plus détachés de vos biens! Comme vous réduiriez les dépendances de la mode, ces chaînes forgées par les convenances mondaines pour vous attacher à une vie factice dans laquelle vous contractez cette nervosité malade qui vous rend impatient, irritable envers vos serviteurs et vos proches, mécontents des autres et de vous-mêmes! Comme vous simplifieriez votre vie, l'élargissant du côté des devoirs vrais, la restreignant du côté des devoirs de convention! Comme vous vous efforceriez d'élever, dans ce sens sérieux et viril, ces enfants que vous gâtez par des plaisirs trop nombreux, trop coûteux, préparant ainsi de futurs mécontents, de jeunes blasés, incapables de goûter les joies modestes, comme d'affronter les rudes assauts de la vie!

Si nous vivions avec Christ dans le monde invisible, alors quelque chose de grand, de puissant,



comme un souffle des hautes cimes, nous ferait sortir du cercle étroit de notre égoïsme. Nous regarderions avec effroi la misère humaine physique et morale qui pèse sur un si grand nombre de nos frères, et, prenant en pitié nos mécontentements personnels, nous irions vers les pauvres, pour les vêtir, pour les nourrir, pour les consoler; vers les ouvriers ravagés par le doute, pour éveiller en eux la faim et la soif du divin ! O vous qui avez le bonheur de croire, ne gardez pas pour vous-mêmes ce trésor qu'on accroît en le partageant ! N'oubliez pas que notre peuple se meurt d'incrédulité; n'oubliez pas que notre jeunesse n'a d'autre horizon que la terre. Imitiez ce capitaine qui, voyant son jeune mousse balancé dans les haubans et gagné par le vertige, lui criait avec énergie : « Enfant, les yeux en haut, et tu ne tomberas pas ! » Oui, jeunesse de France, oui, peuple de France, les yeux en haut, si tu veux échapper à une chute fatale !... Allez, chrétiens, allez, et quand vous connaîtrez cette sainte passion du relèvement des âmes, vous ne serez plus des mécontents !

Et vous auxquels je sens le besoin de revenir à la fin de ce discours, vous qui n'êtes ni des blasés, ni des désenchantés, ni des mécontents, mais de

vrais affligés, accablés sous vos croix, ... à plus forte raison vous dirai-je : Regardez en haut ! regardez au ciel ! Embrassez la croix du Sauveur et les promesses de la vie éternelle ! Et puis, loin de vous enfermer dans votre douleur comme dans un sépulcre, ouvrez vos âmes à la grande sympathie chrétienne ; abordez les nobles fatigues de la charité. Et si vous ne pouvez pas dire encore avec l'héroïsme de saint Paul : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve », vous direz du moins : J'ai appris à me résigner à la volonté de mon Père, j'ai appris à croire, à espérer !

Lorsque les croisés partirent, avec l'enthousiasme des nobles entreprises, pour la conquête du tombeau de Jésus-Christ, il y eut sans doute plus d'une fois, parmi ces héros, des découragements et des tristesses, au milieu des steppes immenses du centre de l'Europe. La vie était rude et la Terre sainte semblait bien loin... Mais un double cri se répercutait à travers les déserts et secouait ces foules comme une chaîne électrique : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » — et puis : « Jérusalem ! Jérusalem ! » — Et nous aussi, qu'il nous soit donné de dire de nos devoirs, de nos difficultés,



de nos sacrifices, de nos croix : « Dieu le veut! Dieu le veut! » et puis le cri de la foi et de l'espérance : « Jérusalem! Jérusalem! » cité sainte, terre de la promesse, pays du repos et de la gloire, « où il y aura des rassasiements de joie à la droite de Dieu pour jamais! »

---